

Intervention de Dominique Manotti à Cerisy la Salle, été 2007

Un thème d'intervention qui peut sembler très personnel, puisque je suis à la fois historienne (histoire contemporaine, 37 ans de métier à l'université) et polardeuse, même si c'est sur le tard, à 50 ans passés, six titres à mon actif à ce jour. En ce qui concerne ma propre expérience, les liens entre ces deux activités sont profonds, et le passage de l'un à l'autre s'est fait sans ruptures ni remises en cause.

Les similitudes :

- Un goût, une exigence même, pour le réel. Avec toutes les ambiguïtés du terme. Je ne sais pas ce qu'est le réalisme en littérature. Le réel social : les hommes en société, les rapports entre eux.
- Une volonté de comprendre, et pour comprendre, on reconstruit, à partir de traces, d'indices, qui sont eux mêmes le résultat d'une construction intellectuelle.
- L'imaginaire : faire vivre les protagonistes, empathie pour les acteurs. Parce que, fondamentalement, c'est de nous que l'on parle quand on parle d'histoire.
- Une méthode de travail très proche : choix des sujets, travail de documentation, type d'écoute ou de lecture des documents, sélection des faits, souci de la chronologie, construction des « mécaniques ».

Goût du réel, volonté de comprendre, construction intellectuelle, imagination, personnellement, j'ai glissé de l'histoire au roman noir sans remise en cause.

Il faudrait sans doute expliquer **les raisons de cette glissade**, mais j'en serais bien en peine. La transition relève d'un choix d'autant plus net et volontaire qu'elle s'est opérée dans *Sombre Sentier* : une grève tout ce qu'il y a de réelle, à laquelle j'ai participé comme syndicaliste, et que j'aurais tout aussi bien pu évoquer dans un essai historique que dans un roman.

Cette proximité roman noir-histoire pourrait être parfaitement personnelle et anecdotique, mais elle ne l'est pas. C'est tout le roman noir français d'après 68, de *Manchette* à la fin du 20^e siècle qui baigne dans le **jus de la pensée historique**. (Historicistes, même, Anti althussériens). Les références à Mai 68, la guerre d'Algérie, l'Occupation sont constantes. La guerre d'Espagne, la guerre de 14, la Commune, malgré leur éloignement dans le temps, sont aussi très présentes. Elfriede Muller et Alexander Ruoff pensent que toute cette génération d'auteurs de noir a été fondamentalement marquée par l'échec de Mai 68 comme échec de toute perspective révolutionnaire, l'évènement fondateur de leur génération, et qu'ils cherchent inlassablement dans les échecs du passé l'explication de cet évènement fondateur. Les auteurs noirs comme romanciers des vaincus, comme E. P. Thompson, en Angleterre, a revendiqué d'être l'historien des vaincus.

(*Manchette* occupe une situation un peu particulière. Il écrit, à la veille de sa mort : « Mes bouquins font partie d'une période où le retour de la révolution qui s'est produit en 68 continue de paraître possible. C'est quelque chose qui va s'éteindre vers la fin des années 70. » Au moment où il se tait.)

Toute cette génération est imprégnée d'une idéologie de gauche ou d'extrême gauche, marquée par le marxisme (mais après tout, c'est logique, la fameuse question : « A qui profite le crime ? » peut bien avoir quelques relents marxistes). Muller écrit d'elle: « Alors que la gauche perdait son hégémonie culturelle dans la société, elle gagnait du terrain dans le « polar ». Le roman noir se politisait quand la société française se dépolitisait. » (*Le Roman Noir*, Librairies Initiales).

Plusieurs remarques. Quand ils plongent dans l'histoire, les auteurs de « noir » **ne font pas de la reconstitution historique**. Avec eux, on est aux antipodes du « policier historique », un genre extrêmement populaire qui offre à un public nonchalant un divertissement exotique, et en prime la sensation de se cultiver sans effort. On touche là à la différence entre littérature noire et littérature policière, on y reviendra à la fin de l'exposé. Les auteurs de noir ne s'astreignent pas à retracer une continuité. Ils plongent dans le passé pour y trouver des faits qui entrent en **résonance avec leur présent**, qui l'ont façonné. Ils revendiquent à la fois leur subjectivité et le fait d'écrire **l'histoire du point de vue du présent**, pas pour reconstituer le passé, mais pour reconstituer le présent. Ils racontent leur propre histoire, dans son épaisseur, pas celle d'autres hommes, en d'autres temps. Ce que font aussi les historiens, si l'on y regarde de près, mais de façon implicite, indirecte, moins libre, sans toujours l'assumer complètement. Les auteurs de « noir » ont un rapport passionné et violent à l'histoire, ce qui ne les empêche pas (ou ne devrait pas les empêcher) de travailler beaucoup et sérieusement la documentation et les faits qu'ils font entrer aux forceps dans leurs récits fictionnels.

Je ne prendrai qu'un exemple, **Meurtres pour mémoire** de Didier Daeninckx, publié en 1984. Pour trouver le ou les coupables d'un meurtre commis au début des années 80, les enquêteurs remontent jusqu'à la manifestation des Algériens à Paris, du 17 octobre 1961, et à la collaboration. Et, du coup, ce roman raconte pour la première fois le massacre des Algériens à Paris dans cette sinistre nuit du 17 octobre, bien avant que les historiens ne commencent à publier des études dessus (dont certaines nieront longtemps, et avec force arguments scientifiques et appareil critique, l'existence même des massacres, ne l'oublions pas. L'un de mes collègues à Paris 8, monsieur Brunet, traitait même le massacre de pur fantasme). Par son succès de masse, ce roman a eu un rôle pionnier dans le dévoilement de cette tragédie, et donc dans la construction de la mémoire collective. Car le romancier du « noir » a un double privilège par rapport à l'historien dont il utilise souvent les travaux : Il touche plus de lecteurs, et il les touche plus profondément, parce qu'il raconte l'histoire non de l'extérieur, non avec une vue cavalière, mais à hauteur d'homme, à travers des personnages, des destins individuels à travers lesquels le lecteur vit le récit, et pour un peu pourrait penser peser sur le cours des événements.

On peut donc tenir pour acquis que mon rapport privilégié à l'histoire n'est pas une affaire individuelle, mais que je le partage avec toute ma **génération**. Nouvelle question : Est ce seulement un trait générationnel, ou cela dit il quelque chose de plus profond sur le roman noir lui même ?

Un indice : On retrouve le même rapport privilégié à l'histoire chez un écrivain dont la trajectoire est aussi éloignée de la nôtre qu'Ellroy. Là, pas de traces du marxisme, pas de gauche ou d'extrême gauche. Son chef d'œuvre, le Quatuor de Los Angeles, est lui aussi totalement tissé d'histoire. Pour affronter le traumatisme de l'assassinat de sa mère, dans l'après deuxième guerre mondiale, ce n'est pas la psychanalyse qu'il convoque, mais l'histoire, celle de la ville de cette époque, avec sa violence, sa corruption, le meurtre du Dahlia Noir comme obsession et comme emblème, ses admirables portraits d'hommes et de femmes, un formidable portrait « choral », et pour ma part, à la lecture de ces quatre chefs d'œuvre, j'ai l'impression de n'avoir jamais été aussi près de comprendre les Etats Unis (ou un petit coin des US).

A comparer avec *Crystal Town*, de Mike Davies. (**Avec Ellroy, je sais des choses sur LA, et je m'en souviens, parce que je les ai vécues**). Un mot de la nouvelle trilogie d'Ellroy, *American Tabloid*, *American Death Trip*, on attend la suite : Son objectif, raconter l'état actuel de l'Amérique à travers la démolition du mythe

Kennedy, une famille de mafieux, contrôlée par des mafieux, dont le destin historique est fabriqué par des mafieux. Après le Quatuor, Ellroy continue à avancer, et nous dit (citation très approximative, mais le sens est conservé) :

« **Ces hommes furent mauvais, mais c'est eux qui firent l'Amérique.** Personne d'autre. » Et nous sommes leur descendance.

Le rapport viscéral à l'histoire renvoie à une réflexion sur **la nature du genre**. **Ce rapport viscéral à l'histoire caractérise le roman noir, mais non le policier.** Le roman noir peut apparaître comme un sous genre de la littérature policière en ce que tous les deux nous parlent de crimes. Et le roman noir appartient au même marché :

Tous deux se définissent comme littérature populaire, au sens économique. Les fondateurs du noir aux Etats Unis, les « hard boiled » des années vingt, publient leurs romans dans les « pulps », des ouvrages à deux sous, et très longtemps les grandes œuvres du noir ont été publiées directement en poche, même si cette pratique évolue aujourd'hui, pour l'ensemble du genre policier d'ailleurs. Tous deux ont les mêmes réseaux de maisons d'édition, collections, rayons dans les librairies, points de vente dans les gares, revues, festivals spécialisés. Les publics de lecteurs se recouvrent partiellement, mais le public du policier est beaucoup plus étendu.

Et pourtant, on a affaire à deux types de littérature très différents.

La littérature policière peut être définie par son contenu : Un ou des crimes provoquent une crise, une ou plusieurs enquêtes la résolvent. Le crime est défini comme un acte individuel, il baigne dans la psychologie ou même carrément la psychiatrie (le tueur en série nouvel archétype idéal), et à la fin du récit, le criminel est mis à l'écart, l'ordre est rétabli, et le lecteur, apaisé après bien des angoisses, est conforté dans l'idée que la société dans laquelle il vit est ordonnée, et donc acceptable. **Le roman policier est un roman édifiant, d'évasion.** Voir ce qu'on disait tout à l'heure du policier historique.

Il en va tout autrement pour le roman noir, qui se définit par le regard qu'il jette sur le crime. Les crimes ne sont pas le seul fait d'individus, ils sont enracinés dans toute la société dans laquelle ils sont commis.

« Le meurtre cristallise une société et la révèle d'une manière sanglante et définitive, sous son vrai jour, ainsi que Shakespeare l'avait compris. » (Robin Cook, 1990).

Le roman noir est un témoignage sur la société toute entière auquel le lecteur ne peut échapper. Ni le lecteur ni l'auteur, d'ailleurs, et tous deux sont en danger permanent. Dans cette conception du crime, l'histoire est une torche qui permet des percées de lumière, mais aucune forme d'évasion, dans une société où l'ordre n'est jamais qu'apparence.

Encore une fois Robin Cook : « En aucun cas, le roman noir ne peut être considéré comme appartenant à la littérature d'évasion. L'auteur ne peut même pas y échapper à lui même ; le roman noir, c'est un livre dans lequel toutes les issues sont condamnées. »

En conclusion : l'avenir du roman noir. En France, une génération s'essouffle. Les temps ont changé, et les références historiques et politiques aussi. Le monde du capitalisme triomphant, sans limites et sans contraintes, est un univers du noir. Allons-y.